

Dialogue avec le caricaturiste Bagaria

— Crois-tu, poète, à l'art pour l'art, ou bien, d'après toi, l'art doit-il se mettre au service du peuple et rire et pleurer avec lui ?

— Ma réponse, grand et tendre Bagaria, est que ce concept de l'art pour l'art serait cruel, si heureusement il n'était voué au ridicule. Aucun homme digne de ce nom ne croit plus à cette fichaise de l'art pur, de l'art pour lui-même.

En ces moments dramatiques que vit le monde, l'artiste doit pleurer et rire avec son peuple. Il faut laisser là le bouquet de lys et se plonger dans la boue jusqu'à la ceinture pour aider ceux qui cherchent les lys. Pour moi, en particulier, j'ai une véritable soif de communion avec autrui. C'est pourquoi j'ai frappé aux portes du théâtre et je lui consacre toute ma sensibilité.

— Crois-tu qu'en créant de la poésie on se rapproche d'un au-delà futur ou, au contraire, qu'on éloigne davantage les rêves d'une autre vie ?

— Cette question insolite et difficile naît de l'angoisse métaphysique qui emplit ta vie et que seuls ceux qui te connaissent comprennent : La création poétique est un mystère indéchiffrable, comme le mystère de la naissance de l'homme. On entend des voix, on ne sait d'où, et il est inutile de s'inquiéter d'où elles viennent. De même que je ne me suis pas inquiété de naître, je ne m'inquiète pas de mourir. J'écoute émerveillé la nature et l'homme et je copie ce qu'ils m'enseignent, sans pédantisme et sans donner aux choses un sens que je ne suis pas sûr qu'elles aient. Ni le poète ni personne ne détiennent le secret et la clé du monde.

Je veux être bon. Je sais que la poésie élève
et à force d'être bon, avec l'âme et le
philosophe je suis convaincu que s'il existe un au-delà
j'aurai l'agréable surprise de m'y trouver un jour. Mais
la douleur de l'homme, l'injustice constante qui sourd du monde,
mon propre corps et ma propre pensée m'empêchent
d'aller m'installer parmi les étoiles.

— Ne crois-tu pas, poète,
que la félicité ne peut naître que dans la brume
de l'ivresse : ivresse de lèvres de femme, de vin et de
beaux paysages et qu'en collectionnant des moments intenses on crée
des moments d'éternité quand bien même
l'éternité ne serait que notre invention ?

— Je ne sais, Bagaria, en quoi
consiste l'éternité. Si je devais en croire le texte
que j'ai étudié au lycée, dans la classe de
l'ineffable Orti y Lara, la félicité ne se trouverait
que dans le ciel ; mais si l'homme a inventé l'éternité,
je crois qu'il y a au monde des faits et des choses qui en sont
dignes et qui, par leur beauté et leur transcendance,
constituent des modèles absolus pour un ordre permanent.
Pourquoi me poses-tu ces questions ? Ce que tu voudrais, toi, c'est
que nous nous retrouvions dans l'autre monde à poursuivre
notre conversation sous le toit d'un prodigieux café musical
avec des ailes, des rires et des bocks de bière éternelle,
ineffable. N'aie crainte, Bagaria ; tu peux être assuré
que nous nous y retrouverons.

— Tu dois t'étonner,
poète, des questions que te pose ce caricaturiste sauvage que
je suis. Comme tu le sais, j'ai beaucoup de plumes et peu de
croyance [...]. Ne crois-tu pas que ce Calderón avait raison
quand il disait :

**Car le délit majeur
de l'homme est d'être né**

plutôt que Munos Seca [[Munoz Seca (1881-1936), auteur de
vaudevilles.]]
avec son optimisme ?

— Tes questions ne m'étonnent

nullement. Tu es un vrai poète : à tout moment, tu mets le doigt sur la plaie. Je te réponds en toute sincérité, en toute simplicité et si je n'y parviens pas, c'est par ignorance. Les plumes de ta « sauvagerie » sont des plumes d'anges et derrière le tambour qui bat le rythme de ta danse macabre, il y a une lyre rose, comme en peignaient les primitifs italiens. L'optimisme est le propre des âmes à une dimension ; de celles qui ne voient pas le torrent de larmes qui nous entoure et dont les causes peuvent être supprimées.

— Sensible et humain poète

Lorca : continuons à parler des choses de l'au-delà. Si je répète ce même thème, c'est qu'il se répète lui-même. Les croyants, ceux qui croient à une vie future, peuvent-ils se réjouir de se retrouver dans un pays d'âmes privées de lèvres charnelles, où le baiser serait impossible ? Le silence du néant ne vaut-il pas mieux ?

— Excellent Bagaria si

tourmenté, ne sais-tu pas que l'Église parle à ses fidèles de la résurrection de la chair comme de la grande récompense ? Le prophète Isaïe le déclare dans un verset : « Et les os abattus se réjouiront dans le Seigneur. » J'ai vu, au cimetière de San Martin, une dalle qui pendait au mur délabré au dessus de la tombe vide comme une dent de vieillard et qui disait : « Ici attend la résurrection de la chair Doña Micaela Gomez. » Une idée s'exprime et n'est possible que parce que nous avons une tête et des mains. Les créatures ne veulent pas être des ombres.

— Crois-tu que ce fut un moment

heureux que celui où les rois maures remirent les clés de ta terre grenadine à leurs vainqueurs ?

— Ce fut un moment désastreux,

bien qu'on enseigne le contraire dans les écoles. Toute une civilisation admirable, une poésie, une astronomie, une architecture et une délicatesse uniques au monde disparurent

pour céder la place à une ville pauvre, amoindrie, à la « terre du liard » [[« Tierra de chavico » : expression péjorative désignant Grenade.]] où s'agite actuellement la pire bourgeoisie d'Espagne.

— Ne crois-tu pas, Federico, que la patrie n'est rien, que les frontières sont appelées à disparaître ? Pourquoi un mauvais Espagnol serait-il notre frère plutôt qu'un bon Chinois ?

— Je suis espagnol cent pour cent et il me serait impossible de vivre hors de mes limites géographiques ; mais je déteste celui qui est espagnol pour n'être qu'espagnol. Je suis frère de tous et j'exècre l'homme qui se sacrifie pour une idée nationaliste abstraite, du moment qu'il aime sa patrie les yeux bandés. Le bon Chinois est plus proche de moi que le mauvais Espagnol. Je chante l'Espagne et je la sens jusque dans la moelle ; mais d'abord je suis un citoyen du monde et frère de tous. Naturellement je ne crois pas à la frontière politique.

Cher Bagaria, les « interviewers » n'ont pas le monopole des questions. Je crois que les « interviewés » aussi y ont droit. À quoi répond cette aspiration, cette soif d'au-delà qui te poursuit ? As-tu vraiment le désir de survivre ? Ne crois-tu pas que cela est déjà décidé et que l'homme n'y peut rien, avec ou sans la foi ?

— D'accord, malheureusement. Au fond je suis un incroyant affamé de croire. Il est si tragiquement douloureux de disparaître à jamais. [...]

Cher Lorca, je vais t'interroger sur deux principales valeurs, à mon avis, de l'Espagne : le chant gitan et la tauromachie. Je ne ferai qu'un reproche au chant gitan, c'est que dans ses vers, on ne se souvient que de la mère ; le père, on l'envoie bouler. Ça me semble une injustice. Blague à part, je crois que ce chant est notre plus beau fleuron.

— Très peu de gens connaissent le chant gitan, parce que ce qu'on donne sur scène,

le plus souvent, c'est le « flamenco », une forme abâtardie de celui-ci. Ce n'est pas le lieu ici d'en parler, car ce serait trop long et pas assez journalistique. Tu me dis drôlement que les Gitans ne se souviennent que de leur mère ; c'est assez juste, vu qu'ils vivent sous le régime du matriarcat : chez eux les pères n'ont pas qualité de pères, mais ils sont toujours les fils de leurs mères et vivent en tant que tels. En tout état de cause, il y a dans la poésie gitane d'admirables poèmes dédiés au père, mais c'est la minorité. Quant à l'autre grand thème sur lequel tu m'interroges, la tauromachie, il représente probablement la plus grande richesse poétique et vitale de l'Espagne, incroyablement gâchée par les écrivains et les artistes, du fait, surtout, de la fausse éducation qu'on nous a donnée et que les hommes de ma génération ont été les premiers à rejeter. Je crois que la course de taureaux est la fête la plus savante qu'il y ait au monde, que c'est le drame pur où l'Espagnol verse ses plus belles larmes, déchaîne ses plus belles colères. C'est le seul endroit où l'on aille avec l'assurance de voir la mort entourée de la plus éblouissante beauté. Que seraient le printemps espagnol, notre sang et notre langue si devaient cesser de retentir les clairons dramatiques de la corrida ? Par tempérament et par goût poétique, je suis un profond admirateur de Belmonte.

— Quels poètes préfères-tu dans l'actualité espagnole ?

— Il y a deux maîtres : Antonio Machado et Juan Ramón Jiménez. Le premier sur un plan pur de sérénité et de perfection poétique. Poète humain et céleste, libéré de tout conflit, maître absolu de son prodigieux monde intérieur. Le second, grand poète troublé par une terrible exaltation de son moi, meurtri par la réalité qui l'environne, incroyablement déchiré par des riens, aux aguets du moindre bruit, véritable ennemi de sa

merveilleuse et unique âme de poète.

Au revoir, Bagaria. Quand tu t'en retourneras à tes cabanes, parmi les fleurs, les bêtes sauvages et les torrents, dis à tes compagnons sauvages de ne pas se fier aux voyages aller et retour avec réduction et de ne pas venir dans nos villes ; que les bêtes que tu as peintes avec une tendresse franciscaine n'aillent pas, dans un moment de folie, se transformer en animaux domestiques et que les fleurs n'arborent pas trop leur beauté. Car on leur mettrait des chaînes et on les ferait vivre sur le ventre corrompu des morts.

Federico Garcia Lorca

(trad. par André Belamich)

Note du traducteur. Le titre exact de ce texte est : « Dialogues d'un caricaturiste sauvage ». Sous-titre : « Federico Garcia Lorca parle de la plus grande richesse poétique et vitale de l'Espagne. Défense intellectuelle de la tauromachie. Différences entre le chant gitan et le flamenco. L'art pour l'art et l'art pour le peuple ». Publié primitivement par le journal madrilène « El Sol » le 10 juin 1936, il a été recueilli, avec un grand nombre de documents lorquiens très intéressants, par Mlle Marie Laffranque (voir Bulletin hispanique : Federico Garcia Lorca : Textes en prose tirés de l'oubli - tome LV, n° 3-4 - « Nouveaux textes en prose » - Tome LVI, n° 3). Nous nous sommes parfois permis de résumer les propos de l'interviewer. En revanche, nous avons conservé aux apostrophes des deux interlocuteurs leur ton exalté et littéraire, typiquement espagnol. A.
B.
